# CHAPITRE IV

## LA COUR DE CATHERINE (1).

I. La cour de Catherine et celle de Versailles. — Les fêtes du couronnement. — Tsarskoïe. — *La Grenouillère.* — L'Ermitage. — Luxe et misère. — Europe et Asie. — Le train d'un ambassadeur de Russie. — Le budget de la cour. — Le personnel. — II. L'étiquette et la tenue. — Les livrées et les uniformes. — La réforme des toilettes et des coiffures. — Le chagrin d'une grande-duchesse. — L'imitation des modèles occidentaux. — Les modes françaises. — Raffinement, barbarie et corruption. — Les succès de M. et de madame Mandini. — Les tendances personnelles de Catherine. — Ses délassements préférés. — Le cercle intime de l'Ermitage. — Un Roquelaure et un Saint-Simon russes : Léon Narychkine et Rastoptchine. — Divertissements familiers. — Arlequinisme et acrobatie. — Un règne militaire. — La souveraine au milieu de sa garde. — La *vodka*. — III. Déplacements de la cour. — Le voyage de Crimée.

### I

« Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine, ou il « l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lever », a écrit le prince de Ligne en 1787. Les courtisans et les correspondants de Sémiramis ont eu, nous le savons déjà, l'hyperbole facile. Dans son enthousiame admiratif, l'aimable cosmopolite

(1) Archenholz, *Minerva*, 1798; Arneth, *Joseph II und Catharina;* Bilbassof, *Histoire de Russie;* Dierjavine, *Souvenirs* (édit. Grot, VIII); *Documents divers* au Ministère des affaires étrangères de France (*Mémoires et documents*, III et 12. Rapport de Longpré); dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », vol XVI; dans l' « Archive russe », 1878; *Mémoires* de d'Assebourg, de Roger de Damas, de d'Éon (inédits), de Domergue, de Garnovski, de Gribovski, de Harris, de Hordt, du prince de Ligne, de Masson, de Mamonof (Archive russe, 1868), de Niemcewicz, de Ribeaupierre, de Stedingk, de Sternberg, de Ségur, etc.; *Modes* (les) en Russie en 1791 (Antiquité russe, XII); Pylaief, *Le vieux Saint-Pétersbourg;* le Même, *Le passé oublié des environs de Saint-Pétersbourg;* Rastoptchine, *Lettres* à S. Vorontsof; Taine, *Les origines de la France contemporaine;* Weidemeier, *La cour et les personnalités marquantes en Russie.*



s'est trouvé cependant cette fois à l'unisson de la clameur universelle du monde contemporain, célébrant à l'envi le faste, la magnificence, l'éclat incomparable du nouveau Versailles qui a surgi là-bas sur la rive brumeuse de la Néva. Est-ce à dire que, appuyé sur ce témoignage, sa façon d'apprécier, par voie de comparaison, le mérite d'une cour, dont il a lui-même contribué pendant quelque temps à augmenter les agréments, soit acceptable de tous points ? Non certes ! La voix du peuple peut être parfois celle de Dieu; elle n'est pas toujours celle de l'historien. Dans le cas présent il ne saurait en accueillir l'écho sans de sérieuses réserves.

Dans son Versailles à lui, le Roi-Soleil se trouvait l'héritier de François Ier et de Catherine de Médicis; c'était tout autre chose que de recueillir à Tsarskoïe-Sielo l'héritage de Pierre le Grand. Quand il est venu s'établir dans sa nouvelle demeure, Louis XIV sortait de Saint-Germain et de Fontainebleau, sans compter le Louvre. Le Saint-Germain, le Fontainebleau et le Louvre de Catherine, c'était cette maisonnette de bois qu'une foule recueillie va maintenant encore visiter à Saint-Pétersbourg, où le grand Tsar a vécu et qui ressemble à une roulotte de forain. La distance à franchir était grande. Il suffit à la gloire de la moderne Sémiramis de l'avoir comblée dans une certaine mesure. Établir cette mesure est l'objet que j'aurai en vue dans les pages qui suivront, et c'est par ce côté, j'imagine, que la rapide esquisse à laquelle je dois me borner se rattache au but général poursuivi dans cette étude, en offrant un intérêt historique sérieux. Avec ses lumières et ses ombres, ses glacis de culture occidentale et ses dessous de barbarie asiatique, ses raffinements et ses grossièretés, l'aspect véritable de la cour de Catherine donne une image fragmentaire, mais fidèle, instructive et amusante à la fois, du grand travail de transformation dont est sortie la Russie actuelle tout entière.

Avant Pierre Ier, les souverains de la Moscovie ont des courtisans, mais n'ont pas de cour proprement dite. Les « assemblées » au palais impérial sont aussi une création du créateur universel que fut le grand Tsar Mais pour engager les seigneurs

moscovites à y fréquenter, il faut la menace de châtiments corporels. Sous Élisabeth encore le théâtre de Sa Majesté est rempli les jours de spectacle par voie d'*oukase*. A Catherine deuxième du nom appartient l'honneur d'avoir inauguré à cet égard un régime de liberté complète, qui permet au comte de Ségur de se dérober aux agréments du *loto* impérial et même d'y trouver prétexte à des vers mordants dont la souveraine est la première à rire. La cour d'Élisabeth avait causé une déception à d'Éon, « le ton réellement magnifique » lui paraissant réduit, dans l'entourage de l'Impératrice, à dix personnes au plus : « Le reste l'est à sa façon, et, pourvu que « la garde-robe soit munie de quelque étoffe et de quelque « *courtisane* d'or ou d'argent, on s'embarrasse peu si l'habit « est du drap gris et les parements de velours vert... Les « réceptions sont belles, mais monotones. De la cérémonie, « presque pas de société. » La société avait peine, en effet, à se dégager de la confusion des rangs ou de leur nivellement sous la pesée encore brutale d'un despotisme façonné à l'orientale. Les gentilshommes fréquentant la cour étaient à peine distingués des domestiques qui y servaient. En quittant leur service, ceux-ci : laquais, heïdouques, cuisiniers, pâtissiers, obtenaient de droit une place dans la hiérarchie militaire de l'empire, devenaient « enseignes ou lieutenants en second » et finissaient comme bourgemestres dans quelque ville de province. Cependant Catherine se trouve encore dans le cas de rendre une ordonnance défendant aux personnes de son entourage de frapper, de battre, comme elles ont accoutumé de le faire, les domestiques de sa maison.

Les réceptions et les fêtes par lesquelles la veuve de Pierre III inaugure son règne à l'occasion de son couronnement ont déjà un cachet d'élégance supérieur, tout en conservant un coloris asiatique encore bien marqué. La pompe déployée pour l'occasion est modeste relativement, et la dépense médiocre en comparaison de ce qui se passe à Reims, par exemple, en pareille occurrence. Chargé de l'organisation de la cérémonie, le prince Troubetzkoï reçoit cinquante mille



roubles (deux cent cinquante mille francs) pour les frais généraux, une livre d'or et dix livres d'argent pour la couronne, quatre peaux d'hermine pour le manteau impérial. Les crédits alloués arrivent à être dépassés, il est vrai, suivant une coutume qui paraît constante sous toutes les latitudes. On cherche inutilement pendant huit jours la pomme d'or qu'on imaginait devoir trouver au trésor impérial : elle a disparu. C'est l'occasion d'une dépense imprévue. Le désordre est si grand à la cour qu'au moment du départ de Sa Majesté pour Moscou, où doit avoir lieu le couronnement, ses domestiques sont sur le point de déclarer une grève forcée : ils n'ont pas mangé depuis trois jours ! La souveraine emmène avec elle une suite peu nombreuse : vingt-huit personnes en tout, mais qui réclament pour être transportées soixante-trois équipages, avec trois cent quatre-vingt-quinze chevaux. Le Tsarevitch voyage séparément avec un train de vingt-sept équipages auxquels on attelle deux cent cinquante-sept chevaux. Ces équipages sont des maisons roulantes. Cent vingt barils en chêne, cerclés de fer, portent six cent mille pièces de monnaie d'argent pour les dépenses personnelles de Sa Majesté : distributions à la foule, secours aux indigents, gratifications extraordinaires, etc.

La cérémonie a lieu le 23 septembre 1762. Catherine pose elle-même sur sa tête le diadème impérial, après quoi elle va à l'autel, seule, et s'y administre la communion de ses propres mains. Les jours suivants sont pris par l'interminable défilé des députations. Les *baisemains* ne suffisent pas à l'expression des hommages qu'elles ont à rendre à la souveraine ; les *prosternements* jusqu'à terre, que Catherine se vantera plus tard d'avoir interdits, sont encore de rigueur. Se succèdent ainsi, couchés tour à tour dans la poussière devant son trône : les représentants de la noblesse russe, ceux de l'ordre équestre des provinces baltiques, les officiers de la garde, les députés des peuples de l'Asie, les Grecs, les Arméniens, les Kalmouques, les Cosaques du Iaïk, ceux du Volga, et au milieu d'eux, les élèves du séminaire de la Troïtza, vêtus de robes blanches brodées d'or et couronnés de feuilles vertes. Cette procession

achevée, les fêtes de cour : bals, mascarades, dîners de gala, spectacles, alternent avec les réjouissances populaires. Au théâtre impérial, une représentation de *Zaïre* en français succède à une tragédie russe. Les demoiselles d'honneur dansent un ballet, et l'orchestre est composé avec des gentilshommes de la cour. Mais un cortège représentant le « triomphe « de Minerve » reçoit un accueil assez froid dans les rues qu'il traverse. On n'avait jamais entendu parler d'une personne s'appelant ainsi. Et on ne comprend pas de qui elle prétend triompher : serait-ce de la *matouchka* qui vient de ceindre la couronne pour le plus grand bonheur de ses peuples? D'ailleurs, un oukase récemment rendu a ordonné le port dans les rues de vêtements décents et proscrit les déguisements. On s'attend à voir arrêter les gens qui osent afficher ainsi des costumes extravagants. Un théâtre populaire, avec jeu de marionnettes et tours de *hocus-pocus* à l'allemande, a encore moins de succès. On soupçonne le diable d'être de la partie. Un Français du nom de Dumoulin avait mis en fuite l'année d'avant le pauvre monde avec l'exhibition d'une « tête remuante » qui avait fait grand'peur.

Catherine en vient à s'effrayer de son côté du luxe d'habillement provoqué par ces divertissements inusités. Un *oukase* interdit l'importation de dentelles et d'étoffes de soie et d'argent. Le baron de Breteuil s'en montre facilement consolé dans sa dépêche du 9 janvier 1763 : « L'on ne portera peut-« être ni or ni argent,... mais l'on n'en aura pas moins recours « à nos manufactures et à nos modes pour des choses plus « unies et aussi chères. »

Les fêtes se prolongent pendant tout le séjour de Catherine à Moscou, de septembre 1762 en juin 1763. On en profite pour mettre sur un nouveau pied d'élégance et de confort les résidences de Saint-Pétersbourg et celles des environs. Le palais de bois habité par Élisabeth est transporté à Krasnoïe-Sielo, et le nouveau palais bâti en briques par le prédécesseur de Catherine reçoit des aménagements luxueux. En 1765, visitant le jardin attenant à la demeure impériale, Casanova y



trouve encore matière à surprise et à raillerie : des statues confectionnées par des soldats de la garde, des Apollons bossus, des Vénus infirmes, une Sapho avec les traits d'un vieillard à barbe et le couple de Philémon et de Baucis figuré par deux jeunes gens échangeant des baisers innocents. C'est un legs d'Élisabeth. Mais moins de vingt ans plus tard, l'inspecteur de police Longpré, admis à admirer les magnificences de Tsarkoïe, s'en montre fort émerveillé. La richesse l'emporte pourtant sur le goût dans la profusion un peu monotone des dorures et autres décorations qu'il se plaît à énumérer, et où le sentiment artistique ne paraît pas : « Il n'est pas possible de « voir rien de plus recherché ni de plus somptueux que le « cabinet de toilette, la chambre à coucher, le cabinet de tra-« vail et le boudoir de Sa Majesté. Le cabinet de toilette est « tout en glaces, orné de superbes moulures en or. La chambre « à coucher est entourée de petites colonnades de haut en bas « couvertes en agent massif, moitié couleur argent et moitié « lilas. Le derrière des colonnades est tout en glaces et le pla-« fond peint. Le cabinet de travail est de même entouré de « petites colonnades de haut en bas couvertes aussi d'argent « massif moitié couleur d'or et moitié bleue. Le derrière « de ces colonnades est tout en glaces et le plafond peint. Le « boudoir est de même entouré de petites colonnades de haut « en bas couvertes aussi d'argent massif, moitié couleur « argent et moitié rose. Le derrière de ces colonnades et le « plafond sont moitié glace et moitié rose. Ces trois dernières « pièces sont superbement ornées de bronzes et de guirlandes « dorées sur toutes les colonnades. » Harris observe, de son côté, que parmi les portraits de têtes couronnées ornant les murs d'une maison de campagne que l'Impératrice appelle d'ailleurs modestement et familièrement « sa grenouillère » (à cause sans doute des étangs peu harmonieusement peuplés qui l'entourent, et auxquels correspond le nom finnois de la localité, car c'est du château de Tchesmé (1) qu'il s'agit pro-

(1) Le nom finnois de la localité était *Kikeriko*.

bablement), à part une toile de West, représentant les deux princes anglais, il ne s'en trouve pas une qui ait du dessin, de la couleur ou de la composition. Mais Wedgwood a fourni pour la *Grenouillère* un service remarquable avec l'image verte d'un joli batracien surmontant la représentation des plus belles maisons de campagne d'Angleterre. Mais le *Samson*, jeu d'eau qui se trouve établi à Péterhof, passe pour le premier de l'Europe après celui de Cassel, s'il faut en croire du moins l'abbé de Lubersac, qui n'assigne que la quatrième place à celui de Saint-Cloud, après celui de M. Bergaret, receveur général des finances à Nointel.

C'est partout le même mélange de richesse et de misère, sauf peut-être à l'Ermitage où Catherine s'est attachée à concentrer tous les rayons lumineux de son soleil, qui n'est pas à beaucoup près, comme on peut voir et comme elle l'a vu sans doute elle-même, celui du Grand Roi. Le comte Hordt a laissé dans ses *Mémoires* une description séduisante de cette annexe du grand et lourd palais bâti sur les plans de Rastrelli en pur rococo du temps : « Elle embrasse toute une aile du château impérial et consiste en une galerie de tableaux, en « deux grandes chambres où l'on joue et en une autre où l'on « mange à deux tables *de confidence*, et, à côté de ces diffé- « rentes pièces, est un jardin d'hiver couvert et bien éclairé. « On s'y promène entre les arbres et une prodigieuse quantité « de pots de fleurs. On y voit et on y entend chanter des « oiseaux de toutes sortes et des canaris principalement. On « le chauffe par des fourneaux souterrains, et, malgré toute la « rigueur du climat, on y jouit toujours de la plus douce tem- « pérature. Cet appartement déjà si agréable l'est encore plus « par la liberté qui y règne. On y est sans gêne, l'Impératrice « en a banni toute étiquette. On se promène, on joue, on « chante; chacun fait ce qui est le plus de son goût. » La galerie de tableaux abonde en chefs-d'œuvre de tout premier ordre; trois collections considérables : celle du baron de Thiers, lieutenant général aux armées de Louis XV, celle du comte Henri de Brühl, ministre du roi Auguste de Saxe, et la



merveilleuse série de toiles de maîtres réunie à Houghton-Hall par Robert Walpole, en forment le noyau. Six Salvator Rosa, dont l'*Enfant prodigue*, le plus beau et le plus grand tableau du peintre, la *Conception* et la *Nativité* de Murillo, les magnifiques compositions de Rubens pour l'entrée solennelle à Anvers du cardinal infant, la *Vierge aux Perdrix* de Van Dyck, payée quatorze cents livres sterling par Walpole, et la *Dispute des Pères de l'Église* par Guido Reni, qu'Innocent XIII ne voulut pas au premier moment laisser sortir de ses États, figurent parmi les acquisitions d'origine anglaise. La collection Thiers a donné deux tableaux célèbres de Raphaël : la *Sainte Famille avec Joseph imberbe*, et le *Saint Georges à cheval*. En 1772, à la vente du duc de Choiseul-Stainville, Catherine met encore la main sur le *Benedicite* de Rembrandt, sur le *Médecin* de Gérard Dow payé 19,153 livres, sur la *Course aux cerfs* de Wouwerman qui a coûté 20,700 livres et sur deux *Fêtes de village* par Poussin, qui ont appartenu à la fameuse comtesse Jeanne de Verdrac et ont été payées par elle 37,000 livres. Puis ce sont les collections de Randon de Boisse, du prince de Conti, de Dezallier d'Argenville, de Gostkowski, de Tronchin, qu'elle s'annexe en tout ou en partie; les commandes qu'elle fait à Raphaël Mengs, à Angélique Kauffmann, à J. Reynolds. En 1784, une salle de spectacle vient s'ajouter aux agréments de l'Ermitage. « Disposée en un seul et vaste amphithéâtre semi-circulaire, s'éle- « vant en gradins depuis l'orchestre jusqu'au vestibule », elle réunit, au dire d'un contemporain et d'un juge compétent, Armand Domergue, régisseur du théâtre impérial à Moscou, « tout ce que la puissance, la grandeur et le faste peuvent « offrir de plus éclatant ». L'on y entend aussi les premiers artistes de l'époque : Aufresne, Floridor, Delpit, Bourdais, madame Lesage, mademoiselle Huss y jouent les chefs-d'œuvre de Molière et de Regnard; le divin Païsiello y dirige l'orchestre, en composant pour Sémiramis quelques-uns de ses meilleurs opéras : *La Serva padrona*, *Il Matrimonio inaspettato* et le *Barbiere di Siviglia* que Rossini doit refaire quarante ans plus tard. Cimarosa, qui succède à Païsiello, écrit sur les

bords de la Néva, pendant les trois années qu'il y demeure, cinq cents morceaux destinés à l'orchestre de la cour ou aux orchestres privés des principaux personnages de l'aristocratie locale. Sarti rivalise avec ces deux maîtres, et, si indifférente que nous la sachions au charme de la musique, Catherine consent à subir les exigences des interprètes que ses compositeurs attitrés réclament pour leurs œuvres; elle supporte même leurs caprices et leurs impertinences. La Gabrielli, qui a sept mille roubles d'appointements, refuse de chanter dans les appartements de Sa Majesté, « parce que », dit-elle, « Sa Majesté n'y entend rien », et la souveraine lui faisant observer que ses maréchaux sont moins bien payés, elle réplique avec le mot célèbre : « Qu'elle fasse chanter ses maréchaux ! » Les querelles du ténor Marchesi avec une autre *prima donna*, la Todi, prennent, sous les yeux indulgents de la Tzarine, l'importance d'une affaire d'État.

Le faste va en augmentant. En 1778, à une fête donnée à l'occasion de la naissance de l'aîné des fils de Paul, on joue au *macao* à trois tables, à chacune desquelles les joueurs qui abattent *neuf* ont droit à un diamant qu'ils prennent avec une cuiller d'or dans une boîte placée au milieu de la table et remplie de ces pierres. Le jeu dure une heure et demie, après quoi les boîtes ne se trouvant vidées qu'à moitié, les joueurs s'en partagent le contenu. Cette fois Harris lui-même est ébloui, bien que l'Asie ne lui semble toujours pas absente de ce déploiement de richesses évoquant les souvenirs légendaires de Golconde. Les invitations à cette fête sont d'ailleurs adressées au nom de « M. Francisque Azor », gentilhomme asiatique ou africain, propriétaire de mines de diamants, pseudonyme sous lequel on devine le magnifique distributeur de pierres précieuses et de châles de cachemire que nous avons vu à l'œuvre en Moldavie. Les diamants distribués cette fois ne valent d'ailleurs que cinquante roubles pièce, à l'estimation du diplomate anglais; mais il fait mention aussi d'un dessert de souper servi dans une vaisselle dont il évalue le prix à deux millions de livres sterling.



L'influence du prince de Tauride est pour beaucoup dans le progrès constant des habitudes de luxe et d'apparat qui aboutissent à des excès de folle prodigalité en dehors même de la cour et des cercles s'y rattachant directement. Nommé ambassadeur à Stockholm à la fin de la guerre de Suède et en plein cours de la ruineuse guerre de Turquie, Igelstroëm reçoit 20,000 roubles pour son équipement, 4,500 roubles par mois pour son entretien, sans compter « une vaisselle immense », et ne se déclare pas satisfait. Il lui faut deux carrosses de parade, à six chevaux, huit officiers de maison, deux coureurs, deux chasseurs, deux heïdouques, deux hussards, pour suivre sa voiture, quatre cavaliers d'ambassade, un secrétaire, trois secrétaires adjoints, quatre ou six aides de camp, quatre courriers, une armée de valets, une maison « comme il ne s'en trouve pas à Stockholm », et 15,000 roubles de bijoux pour décorer sa propre personne. L'uniforme des chevaliers-gardes, qui accompagnent l'Impératrice en dehors du palais dans les occasions solennelles et font habituellement le service de l'intérieur, est de la plus grande magnificence : « de drap bleu à « parement rouge, couvert d'une espèce de cuirasse d'argent « sur laquelle l'aigle impériale rayonnée d'or paraît en relief. « Les bras et les cuisses sont également couverts par inter- « valles de plaques d'argent liées par des chaînes de même « métal, ce qui leur donne quelque ressemblance avec les « brassards et les cuissards des anciens chevaliers. » « La ressemblance », ajoute le marquis de Beausset qui nous donne ces détails dans une dépêche du 10 juin 1766 adressée au duc de Choiseul, « devient plus parfaite par le casque également d'ar- « gent surmonté de plumes noires. Les bottes sont pareille- « ment armées à la genouillère et dans la longueur extérieure « de la tige d'une lame d'argent. »

Il est à observer pourtant que, d'après un document daté de 1767, la dépense de la cour ne dépasse pas annuellement 1,100,000 roubles, savoir :

Pour la maison de l'Impératrice, les appointements de tous ceux qui y appartiennent, la bouche, la musique, la

comédie, les menus plaisirs, les bougies, la chasse et son équipage. . . . . roubles 900,000
La grande et petite écurie. . . . . 100,000
La garde-robe, les bijoux, les présents. . . . . 100,000
Roubles 1,100,000

Ces chiffres ont été plus que doublés, pensons-nous, dans la seconde moitié du règne de Catherine; mis en regard de ceux que nous voyons sur les états de dépense relevées à Versailles à la même époque, ils ne peuvent qu'étonner par leur modicité. L'écurie de Louis XVI coûte à elle seule autant et plus : 7,717,058 livres en 1786. De 1744 à 1788, le budget total de la maison du roi de France et de celles de sa famille oscille entre 32 et 36 millions par an. C'est sept fois le budget de Catherine la Grande!

Cela tient, il faut le dire, en grande partie à l'inégalité numérique du personnel figurant ici et là-bas. Celui dont se contente Catherine est relativement très restreint : douze chambellans effectifs, douze gentilshommes de chambre et douze demoiselles d'honneur ou *freilines* en constituent l'élément principal. Nous sommes loin des quatre mille personnes composant la maison civile du roi de France, sans compter sa maison militaire, qui comporte un personnel deux fois plus nombreux. La maison de Catherine étant étroite, l'honneur d'en faire partie est d'autant plus recherché. Le comte Moussine-Pouchkine, plus tard feld-maréchal, est déjà général en chef quand en 1775 il reçoit la clef d'or, et il est ravi de cette promotion. Tous les titulaires de ces fonctions enviées s'en acquittent avec un zèle et une exactitude extrêmes. Autorisée exceptionnellement à habiter au dehors du palais pour ne pas quitter sa mère qui a besoin de ses soins, la *freiline* Bibikof ne manque pas son heure de service, même le jour de la grande inondation de 1777 : elle arrive au palais en bateau. Catherine traite ses demoiselles d'honneur presque comme des filles aimées. Elle s'aperçoit que la *freiline* Potoçka, nouvellement admise à la cour, n'a pas de perles; aussitôt elle profite d'un bal costumé où la jeune fille paraît déguisée en



laitière pour glisser un superbe collier dans la cruche qu'elle a déposée pour danser. — « C'est vous, madame... c'est Votre Majesté... », balbutie-t-elle, en apercevant le cadeau. — « Non, c'est du lait caillé. » Mais les défaillances et les incartades de la jeune troupe sont punies avec sévérité. En 1784, une caricature circule à la cour, représentant le prince Patiomkine couché sur un divan et entouré de ses trois nièces : les comtesses Branicka, Ioussoupof et Skavronski, qui, très peu vêtues, ont l'air de se disputer ses faveurs. Deux *freilines*, mesdemoiselles Boutourline et Elmpt, âgées toutes deux de dix-huit ans, sont accusées d'avoir mis la main à ce dessin; reconnues coupables, elles sont fouettées jusqu'au sang en présence de leurs compagnes et renvoyées dans leurs familles. Leur disgrâce n'est pas éternelle toutefois. Devenue madame Tourchinof, mademoiselle Elmpt reparaît au bout de quelques années à la cour et y contribue même à la fortune de son mari, qu'elle fait nommer directeur des bâtiments impériaux. L'autre, belle, spirituelle, hardie et débauchée, est plus tard la célèbre comtesse Divof, dont le salon largement ouvert aux émigrés français a été mentionné déjà dans ces pages.

Au fond, le cadre dans lequel Sémiramis s'offre et réussit à s'imposer aux acclamations de l'Europe est assez modeste. Comme sous les règnes précédents, le luxe extrême y côtoie la misère et la profusion voisine avec une parcimonie singulière. En 1791, à un bal masqué donné au château de Peterhof, l'escalier principal n'est pas éclairé. En 1792, on s'avise de la nécessité de renouveler la livrée des pages de l'Impératrice : celle qu'il s'agit de remplacer a duré trente-quatre ans!

## II

Au point de vue de l'étiquette, du bon ton et même de la décence, cette cour reste également très loin encore des modèles occidentaux. Au rapport d'un voyageur allemand, le